

Septième Tradition

« Tous les groupes devraient subvenir entièrement à leurs besoins et refuser les contributions de l'extérieur. »

Des alcooliques qui subviennent à leurs besoins ? A-t-on jamais entendu parler d'une chose pareille ? Et pourtant, à notre avis, c'est bien cela que nous devons être. Ce principe est la preuve éloquente du profond changement opéré en chacun de nous par les AA. Chacun sait que dans leur phase active, les alcooliques crient qu'ils peuvent résoudre leurs pires problèmes pourvu qu'ils aient l'argent voulu. Nous avons toujours la main tendue. Aussi loin que l'on se rappelle, nous dépendions toujours de quelqu'un, sur le plan financier habituellement. Lorsqu'une association entièrement composée d'alcooliques affirme qu'elle va régler ses factures, c'est vraiment toute une nouvelle.

Il n'y a sans doute aucune autre Tradition qui ait été enfantée dans autant de douleur. Au début, nous étions tous fauchés. En plus, si l'on repense à cette notion fort répandue voulant que les gens doivent aider financièrement les alcooliques qui s'appliquent à devenir abstinents, il est facile d'imaginer que nous avons l'impression de mériter d'abondantes sommes d'argent. Quelles grandes œuvres ne réaliserait-on pas grâce à ces sommes ! Chose étonnante, toutefois, les gens qui avaient de l'argent étaient d'un autre avis. De leur point de vue, il était urgent que, devenus abstinents,

nous puissions nous débrouiller. Notre Mouvement est donc demeuré pauvre parce qu'il devait le demeurer.

Il y avait aussi une autre cause à notre pauvreté collective. Il est apparu très tôt que si les alcooliques ne lésinaient pas lorsqu'il s'agissait d'aider un autre alcoolique par la Douzième Étape, ils éprouvaient une répugnance extrême à contribuer à la collecte faite dans les salles de réunion. Nous étions renversés de nous découvrir aussi collés à notre argent que l'écorce à l'arbre. Et c'est ainsi que le Mouvement des AA a commencé sans le sou et l'est demeuré, alors que ses membres, eux, devenaient prospères.

Il semble que pour les alcooliques, ce soit toujours « tout ou rien ». Notre réaction face à l'argent illustre bien cette attitude. Alors que le Mouvement sortait de l'enfance et entrait dans l'adolescence, nous passions de l'idée que nous avions besoin de fortes sommes d'argent à celle que les AA n'en avaient pas besoin du tout. Tous répétaient : « Impossible de marier les AA et l'argent. Nous devons séparer le spirituel du matériel. » Nous avons fait ce brusque virage parce qu'ici et là, des membres avaient essayé de tirer quelque profit de leurs relations chez les AA, et nous redoutions de nous faire exploiter. Des bienfaiteurs reconnaissants avaient parfois créé un fonds en faveur d'un club et il en résultait, à l'occasion, des ingérences de l'extérieur dans nos affaires. On nous avait fait cadeau d'un hôpital et presque aussitôt, le fils du bienfaiteur en était devenu le principal patient en même temps que le futur directeur. Un de nos groupes avait reçu un don de cinq mille

dollars, dont il pouvait disposer à son gré. Les disputes causées par cet argent ont perturbé le groupe pendant des années. Effrayés par tant de complications, certains groupes ont refusé d'avoir de l'argent en caisse.

Malgré ces craintes, il nous a fallu reconnaître que le Mouvement se devait de fonctionner. Louer des salles de réunions coûte de l'argent. Pour éviter le désordre dans des régions entières, il fallait structurer des bureaux, installer des téléphones et embaucher des secrétaires. Pour y arriver nous avons dû surmonter beaucoup de protestations. Si nous n'agissions pas ainsi, le nouveau qui frapperait à notre porte n'aurait aucune chance. Ces services élémentaires nécessitaient de petits montants d'argent que nous pourrions et allions payer nous-mêmes. Enfin, le balancier n'oscillait plus. Son point d'arrêt marquait la Septième Tradition, telle que nous la formulons aujourd'hui.

À ce sujet, Bill aime rappeler l'anecdote suivante. En 1941, à la parution de l'article de Jack Alexander dans le *Saturday Evening Post*, la Fondation* a reçu à ses bureaux de New York des milliers de lettres enflammées d'alcooliques en détresse ou de leurs proches. « Notre personnel, précise Bill, se limitait à deux personnes : une secrétaire très dévouée et moi-même. Comment faire pour répondre à cette avalanche de demandes ? Il nous fallait à coup sûr plus de personnel à temps plein. Nous avons donc sollicité des contributions volontaires auprès des groupes des AA. Chacun accepterait-il de nous envoyer un dollar par année ? Sinon, on ne pourrait pas répondre à ces lettres déchirantes.

* En 1954, la Alcoholic Foundation, Inc. » a pris le nom de General Service Board of Alcoholics Anonymous, Inc. et le bureau de la Fondation s'appelle maintenant le General Service Office (Bureau des Services généraux).

« À ma grande surprise, la réponse des groupes tardait. J'en fus profondément affligé. Au bureau, un matin, impuissant devant tant de lettres, je faisais les cent pas en pestant contre l'irresponsabilité et la mesquinerie de mes compagnons AA. À ce moment précis, une vieille connaissance s'est présentée à la porte, le visage souffrant et ravagé. C'était notre spécialiste de la rechute. Il était évident qu'il se relevait d'une cuite. Me rappelant mes lendemains de veille, j'éprouvais pour lui une grande pitié. Je lui ai dit de passer dans mon petit bureau et je lui ai tendu un billet de cinq dollars. N'ayant que trente dollars par semaine pour tout revenu, c'était un don fort généreux. Lois avait vraiment besoin de cet argent pour les provisions, mais ce n'est pas ce qui allait m'arrêter. L'intense soulagement sur le visage de mon ami m'a réchauffé le cœur. Je me trouvais exceptionnellement vertueux en comparaison de tous ces anciens ivrognes qui ne voulaient même pas donner un dollar chacun à la fondation tandis que moi, de bon cœur, j'investissais cinq dollars pour le soulagement d'une gueule de bois.

« La réunion se tenait ce soir-là dans le vieux Club de la 24e Rue de New York. Au moment de la pause, le trésorier a timidement parlé du piteux état des finances du Club. (C'était dans la période où on ne se permettait pas de mélanger l'argent et les AA.) En fin de compte, il s'est décidé à nous dire que le propriétaire nous mettrait à la porte si nous ne payions pas notre loyer. Il a terminé ses remarques en disant : 'De grâce, soyez plus généreux ce soir pendant la collecte, voulez-vous !'

« J'ai clairement entendu ce message pendant que je m'appliquais religieusement à convertir un nouveau à mes côtés. Le chapeau servant à la collecte se déplaçait dans ma direction. Toujours à l'œuvre sur mon néophyte, j'ai fouillé le fond de ma poche et j'en ai ressorti une pièce de cinquante cents. Je ne sais pourquoi, il m'a semblé que c'était une bien grosse pièce. Je l'ai vite remplacée par une pièce de dix cents qui sonna faiblement en tombant dans le chapeau. À cette époque, on ne trouvait jamais de billets de banque dans la collecte.

« Puis, je me suis réveillé. Moi, qui me vantais de ma générosité ce matin-là, j'étais plus chiche envers mon propre Club que ces alcooliques du bout du pays qui avaient oublié d'envoyer leur dollar à la Fondation. J'ai compris que mon don de cinq dollars à ce récidiviste était un geste égocentrique qui ne rendait service ni à lui, ni à moi. Il existait chez les AA un endroit où l'on pouvait marier argent et spiritualité : c'était dans la collecte ! »

En parlant d'argent, on peut aussi rappeler cette autre histoire. Un soir, en 1948, les administrateurs de la Fondation tenaient leur réunion trimestrielle. Une question très importante était à l'ordre du jour. Une certaine dame était morte. On a découvert, à la lecture du testament, qu'elle avait laissé à la Fondation alcoolique, en fidéicommiss pour les Alcooliques anonymes, une somme de dix mille dollars. La question était de savoir si les AA devaient accepter ce don.

Ce fut tout un débat ! La Fondation se trouvait justement en difficulté à ce moment-là ; les contributions des groupes ne suffisaient pas au soutien du bureau. Nous avons utilisé toutes les recettes de la vente de notre livre et ce n'était pas encore suffisant. La réserve fondait comme neige au printemps. Nous

avons besoin de ces dix mille dollars. « Il se peut, disaient les uns, que les groupes n'arrivent jamais à supporter les dépenses du bureau et les services qu'il rend sont trop importants pour songer à le fermer. Oui, prenons cet argent. Et acceptons tous les autres dons à venir. Nous en aurons besoin. »

Puis ce fut le tour des opposants. Les membres du Conseil de la Fondation savaient déjà, firent-ils remarquer, que certaines personnes encore vivantes avaient prévu dans leur testament une somme d'un demi-million de dollars pour les AA. Et Dieu seul savait tout ce qui nous était réservé sans qu'on nous l'ait déclaré. Si on ne refusait pas les dons, et de façon radicale, la Fondation finirait par se trouver riche un jour. Bien plus, il suffirait que les administrateurs annoncent publiquement que nous étions en difficulté financière pour que nous devenions immensément riches. Avec cette éventualité, le montant en cause de dix mille dollars était peu de chose, mais tout comme le premier verre de l'alcoolique, il pouvait, si on l'acceptait, déclencher une désastreuse réaction en chaîne. Où cela nous mènerait-il ? L'argent, c'est le pouvoir, et si la Fondation recevait des fonds de sources extérieures, les administrateurs pourraient avoir la tentation de gouverner en passant outre les attentes de l'ensemble du Mouvement. Dégagé de toute responsabilité, chaque membre pourrait hausser les épaules et dire : « Bof ! la Fondation est riche, pourquoi m'en faire ? » Une fortune aussi rondelette inclinerait le Conseil à inventer toutes sortes de moyens de rentabiliser ce capital, détournant ainsi notre Mouvement de son objectif premier. Si on en venait là, la confiance serait aussitôt

ébranlée au sein de l'association. Le Conseil s'en trouverait isolé et deviendrait la cible de critiques sévères, tant de la part de ses membres que du public. Toutes les possibilités étaient là, avec les pour et les contre.

C'est alors que nos administrateurs ont écrit une brillante page de l'histoire des AA. Ils se sont prononcés en faveur du principe d'une pauvreté permanente dans le Mouvement. Pour ses finances, la Fondation aurait désormais comme principe de subvenir aux dépenses courantes et de maintenir une réserve prudente. Même si c'était une décision pénible, les administrateurs ont refusé officiellement les dix mille dollars et ont adopté une résolution catégorique et formelle, refusant à l'avance tout autre don semblable. C'est à ce moment, croyons-nous, que s'est fermement et définitivement fixé dans la tradition des AA le principe de la pauvreté de notre association.

Quand cette position a été connue, elle a provoqué une vive réaction. Aux gens habitués aux incessantes campagnes de charité, les AA offraient une image étonnante et réconfortante. Des éditoriaux favorables publiés au pays et à l'étranger ont soulevé une vague de confiance en l'intégrité des Alcooliques anonymes. On y faisait observer que des gens irresponsables s'étaient éveillés au sens des responsabilités, et qu'en faisant de l'autonomie financière un élément de leurs traditions, les Alcooliques anonymes avaient ressuscité un idéal que leur époque avait pour ainsi dire oublié.